

# *Libretto*



NAN AUROUSSEAU

# GRIZZLY

*libretto*

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021

I.S.B.N. : 978-2-369-14786-2

« L'ourse, *Ursus arctos horribilis*, représente bien l'énergie sauvage et la force d'Artémis. »

Carl Gustav JUNG

« Toutes les légendes concernant Artémis sont des récits de chasse mettant en scène cette déesse sauvage des bois et des montagnes qui fait sa compagnie ordinaire des fauves. »

Pierre GRIMAL



Avec le poids du client sur le dos, les raquettes s'enfonçaient deux fois plus profondément dans la neige. Il geignait, le pauvre diable. Il se nommait Heigler, Georges Heigler. Il avait la quarantaine plus que passée, peut-être pas loin de cinquante ans. Je ne lui avais jamais demandé son âge. Il venait une fois par an au camp pour faire ses fichues photos, payait bien et repartait content.

On en était loin, du camp. On était vers River Cree, assez haut encore dans la montagne, et la nuit n'allait pas tarder à tomber. C'était le pire moment de l'année pour ce genre de balade à dos d'homme. Il devait faire moins dix ou moins treize avec un ressenti de moins vingt à cause du blizzard. Heigler geignait et perdait du sang en assez grande quantité. J'en avais le dos couvert. C'était gluant, ça transperçait mes habits et me coulait le long des cuisses. Je m'inquiétais beaucoup pour lui. Pourtant aucune artère n'avait été touchée, j'en étais certain, mais il avait morflé et se trouvait dans un état critique. Je devais faire vite pour qu'il s'en sorte.

Je l'avais pourtant bien prévenu, et depuis longtemps, mais il prenait des risques, et se croyait plus fort que la nature. Je ne sais pas ce qu'il faisait avec ses appareils parce que je n'y connais pas grand-chose en photo, mais je l'entendais s'exclamer tandis qu'il changeait ses objectifs : « Oh putain ! oh putain ! waouh le plan ! » J'avais beau le raisonner : « Revenez m'sieur Heigler ! Georges, revenez, reculez ! Arrêtez ! Vous approchez plus ! » Mais rien n'y avait fait et la vieille « Big m'ma Thornton », comme on l'appelait, lui était tombée dessus. Ce n'est pas qu'elle ressemblait vraiment à la chanteuse de blues mais quelqu'un l'avait nommée comme ça il y avait longtemps, et ça lui était resté. Il s'agissait d'une femelle grizzly de trois cents kilos. L'appareil photo avait volé à au moins cinquante mètres et Georges Heigler s'était retrouvé dans les griffes de l'ourse sauvage et affamée. J'avais mon fusil, bien sûr, mais pas moyen de m'en servir sans risquer de tuer et l'ourse et l'homme. Je ne pouvais rien faire. J'avais bien tenté de détourner « Big m'ma Thornton » en gueulant, mais rien n'y avait fait.

Heureusement, dans mes consignes que je répétais à chaque raid, je disais que la seule façon de s'en sortir quand vous étiez dans les griffes d'un grizzly, c'était de faire le mort. Ne plus bouger un cil, ne plus respirer. Dans ces conditions, vous aviez une petite chance que l'ourse abandonne en vous trimbalant de gauche et de droite afin de savoir si vous étiez une proie vivante, si vous pouviez déclencher l'instinct de poursuite... Et, selon son humeur du jour, soit elle vous déchiquetait la tête, soit après deux ou trois coups de griffes elle vous abandonnait et s'en allait nonchalamment vers d'autres proies plus appétissantes.

L'ours n'aime pas la mort, ce n'est pas un charognard.

Finalement « Big m'ma Thornton » s'était tirée en laissant Georges Heigler dans la neige. Je m'étais approché et

il vivait encore. On s'était parlé, je l'avais rassuré. Oui « Big m'ma Thornton » n'était plus là, oui il allait s'en sortir avec trois énormes cicatrices sur les fesses et peut-être un bras en moins mais il allait s'en sortir.



On était montés loin du camp, cela faisait deux jours qu'on était partis. On était arrivés sur place la veille aux environs de dix heures du matin et on s'était installés en bivouac. J'avais bien tout dissimulé. « Big m'ma Thornton », si elle venait, ne nous sentirait pas, ne nous verrait pas. Je savais qu'elle rôdait dans les environs, c'était son territoire de chasse et de pêche. Et moi c'était mon boulot de savoir où se trouvaient les bêtes, ce qu'elles faisaient le jour et la nuit. J'y avais passé du temps. J'étais un pisteur et je connaissais parfaitement mon environnement, je savais reconnaître les traces, les marques, enfin tout ce que laisse une bête sur son passage. « Big m'ma Thornton » et moi, c'était une longue histoire. Elle savait bien que je l'observais, elle connaissait certainement mon odeur. Les bêtes sont cent fois plus intelligentes que ce que l'on croit ordinairement. Si on savait ce que savent les aigles, par exemple, et les arbres aussi... Ouais, « Big m'ma Thornton » ne pouvait pas m'échapper parce que je savais qu'elle avait faim et qu'elle viendrait rôder vers la combe de River Cree avant la fin de l'hiver. On y était. Elle devait avoir maigri et

être affamée. La rivière se nommait comme ça parce qu'il y a très longtemps des Indiens Cree la descendaient, c'est ce qu'on disait. Jon, mon associé, en savait beaucoup à ce propos parce que lui était d'origine indienne, d'origine mohawk.

Depuis deux ans, Georges Heigler voulait absolument faire des photos de « Big m'ma Thornton » parce qu'on ne l'avait jamais photographiée que de très loin et lui voulait un « portrait ». Non mais quel con, je me disais, « un portrait » ? C'est quoi ça ? « Un plan serré, qu'il me répondait, au dix-huit, avec le totem en arrière-plan. » Oui, il y avait un vieux totem indien sur le sommet de la combe, un grand truc bizarre datant du temps des Vikings paraît-il. Du bois dur, imputrescible, une sorte de sculpture qui fait un peu peur, comme si on avait fait là des sacrifices humains. Ils n'étaient pas tendres à l'époque, il paraît, surtout les Mohicans, les Algonquins.

Tout ça est bel et bien fini. Des centaines de groupes ethniques sont venus depuis. Des pêcheurs gaéliques, des Anglais, des Irlandais, des Bavarois, et même des Chinois, des Russes, des Tibétains. C'est tout ça qui nous a formés, tout ce brassage. Du côté de mes parents que j'ai pas connus, je suis d'origine française.

On était bien planqués sous l'abri depuis le matin quand, aux environs de seize heures, quelque chose avait bougé un peu plus haut. J'avais intimé l'ordre à Heigler de la fermer parce qu'il n'arrêtait pas de parler. J'en étais certain, c'était elle. Et en effet, c'était bien elle, je savais ce qu'elle venait faire : se taper un glouton qui s'était installé là depuis le début de l'hiver ou détruire son terrier pour lui piquer ses réserves. Elle allait le guetter et lui sauter dessus dès l'instant où il sortirait de son trou. On a donc attendu qu'elle se mette en poste. Ces ourses-là sont très patientes, quand il fait trop froid pour la pêche, quand les poissons sont bien planqués au fond des lacs et des rivières, elles traquent le gibier. « Big

m'ma Thornton » pouvait attendre jusqu'à quatre heures sans bouger. Pour les lacs et les rivières, elle n'avait aucune chance car toutes les rives étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace qu'elle ne pouvait pas casser.

Heigler et moi on était revêtus d'une combinaison blanche. Je les achetais chez les Russes, des vieux stocks de l'armée, des trucs qui venaient de Sibérie et comme ça on nous confondait avec la neige. On a fait une approche très lente, très silencieuse. Il neigeait déjà à gros flocons, les combinaisons étaient bien étudiées, étanches des pieds à la tête. On devait être à environ, je dirais, vingt-cinq mètres du grizzly, Heigler avait déjà fait pas mal de photos mais ce gros naze en voulait plus.

Je ne m'y attendais pas quand il s'est levé et a foncé vers la bête avec son appareil à la main. « Big m'ma Thornton » s'est redressée mais au lieu de s'enfuir elle a foncé vers Heigler. Tout s'est passé très vite. Combien de fois je lui avais répété que le grizzly court à la vitesse de soixante kilomètres à l'heure dans la neige. Mais ces mecs des villes n'ont aucune notion de la vie sauvage alors qu'une fois revenus chez eux ils se vantent de tout connaître. J'avais lu quelque part que le fameux Georges avait tué une cinquantaine d'oies sauvages en volant en ULM en plein dans la formation pendant une migration.

Quels plans sublimes il devait avoir dans sa caméra.



Il geignait et continuait à saigner. Pas une grosse hémorragie mais quand même, le bras était complètement foutu d'après ce que j'avais vu. Il le perdrait, j'en aurais mis ma main au feu. C'était la première fois qu'un tel accident m'arrivait, je veux dire que c'était la première fois que j'en étais témoin. J'étais prudent et là, malheureusement, je m'étais un peu relâché, c'est vrai. En quelque sorte j'étais responsable. J'avais crié pourtant. Je lui avais bien dit « Arrêtez Georges ! Stop ! Vous êtes trop près ! » Il ne m'avait pas écouté, j'aurais dû le ceinturer, lui foncer dessus avant qu'il ne soit trop tard. Ces petits gros peuvent surprendre par leur agilité soudaine. J'aurais dû considérer qu'il n'était plus tout à fait responsable de ses actes et donc prendre mes responsabilités. J'aurais dû le neutraliser. Mais c'est vrai qu'il ne m'en avait pas laissé le temps. Tout avait été très très vite. Il se lève, il fonce vers l'ourse pour faire son fameux « plan serré » et donne à « Big m'ma Thornton » la chance de sa vie.

Ça me travaillait beaucoup tandis que je le portais. C'était plus qu'une erreur, je pensais, c'était un grave manquement

à mes obligations de guide. Je venais de nous mettre dans un gros merdier. L'important est qu'il reste en vie, je me disais, heureusement que « Big m'ma Thornton » s'est tirée.

De surcroît, il était lourd comme une porte de prison. C'était un gros bonhomme, un photographe d'opérette avec toute la panoplie, tous les appareils en bandoulière qui me tapaient dans les côtes. Il ne voulait pas les lâcher malgré la situation, il s'y accrochait pire qu'à la vie. C'était peut-être ça, la vie, pour lui. Il n'aurait pas son putain de « portrait » parce que son appareil avait fait un vol plané et devait être détruit au pied d'un arbre. C'était « Big m'ma Thornton » qui devait bien se marrer. On était à combien du camp ? J'avais la tête qui tournait sous l'effort, la température chutait. Georges ne geignait plus, il râlait. C'était mauvais signe, ça, nom de Dieu d'une pipe en bois !

« Eh Georges ! Oh ! Ça va ? Vous tenez le coup ? On n'est plus loin, ça va aller... »

Il ne répondait plus, il se contentait de tousser. Pas la peine de tenter le portable. Aucune antenne à moins de cinquante bornes. À la maison, on avait la CB. On appellerait les secours qui viendraient en hélico pour l'hélicitreuiller. Trop de neige pour le descendre en voiture ou en motoneige. Il était arrivé trois jours plus tôt avec son gros 4x4. Depuis son arrivée, la neige s'était mise à tomber à gros flocons. Lui, il était content, il adorait la neige. Nous moins parce qu'on sentait venir la tempête. Jon m'avait dit : « Vas-y, emmène-le aujourd'hui parce que je tiens pas à l'avoir ici pendant une semaine si jamais on vient à être bloqués ! » Jon connaissait bien tous les signes de la nature. Il pouvait prévoir une tempête rien qu'à l'odeur. Il était d'origine indienne par sa grand-mère maternelle qui appartenait à la tribu de l'ours, des Mohawks, des gens qui ne connaissent pas le vertige, aptes à affronter les rapides, à voguer sur des eaux très agitées et qui se trouvent

aujourd'hui réduits à survivre sur un territoire de cinquante-deux kilomètres carrés. Du côté de son père, ils venaient de Norvège, il disait. Le mélange était remarquable. Les femmes ne me remarquaient pas quand on était ensemble. J'étais le pote, le petit Dan sympa qu'on se mettait dans la poche afin de pouvoir l'approcher en souplesse parce qu'il était plutôt sauvage. Enfin, là, ça allait gueuler. Un coup à foutre en l'air notre affaire. Une belle affaire, pourtant, montée à main-forte avec nos économies. Jon et moi, on avait trimé pour mettre ce qu'il fallait de côté. Même perdue en pleine montagne, à cent vingt-deux kilomètres à vol d'oiseau de la ligne du Canadien Pacifique, la maison nous avait coûté les yeux de la tête et ensuite il avait fallu investir dans les travaux. À nous deux, on savait tout faire mais rien que pour faire venir les matériaux on s'était ruinés autant dire, parce qu'on était situés à deux mille deux cents mètres d'altitude.



Cela faisait maintenant cinq ans qu'on était installés là-haut. C'était un Indien, Jon, un baroudeur, un super beau mec qui avait l'oie des neiges comme totem animal. Comme moi, il en avait eu marre des villes et des galères. On se connaissait depuis des années, on se croisait dans les treks, il avait fait *musher*, il connaissait parfaitement le terrain, et moi aussi. J'avais traversé les Rocheuses jusqu'en Alaska à plusieurs reprises, j'avais travaillé sur le grand lac de l'Ours plus au nord. Il m'appelait « le petit Français » parfois, parce que je ne suis pas bien grand. Bien sûr, ma lignée n'est pas enracinée ici depuis aussi longtemps que la sienne, mais quand même ça remonte à très loin ; des Bretons, des Normands, des gens qui se battaient contre les Hurons, des gens qui avaient remonté le Saint-Laurent jusqu'à sa source dans les canots en écorce de bouleau, des coureurs des bois qui parlaient toutes les langues indiennes, bien introduits dans toutes les tribus pour le commerce des peaux dont on faisait des chapeaux à Paris. J'y étais jamais allé, en France, je connaissais Paris grâce à quelques bouquins. Marseille aussi

parce que j'avais une trilogie noire qui se passait là-bas. Je m'étais dit que j'irais un jour, en Normandie surtout puisque mes racines étaient là-bas. Mais malgré nos beaux projets la vie suit son cours et, maintenant que j'étais installé dans ces montagnes où hurlait le vent en hiver, dans la dernière ligne droite de mon existence, j'en avais plus qu'un, de projet, si Dieu voulait bien ne pas s'occuper de moi trop tôt : finir mes jours dans mon lit, en dormant, par une belle journée de printemps.

Jon avait les yeux bleus, ça devait venir des fjords. Il mesurait pas loin de deux mètres. Le mec crevait les balles de tennis et les raquettes quand il tapait dedans. Des poignets gros comme trois miens. Ça venait de ses ancêtres, toujours eux. Ils creusaient des trous dans lesquels ils se couchaient, ils se recouvraient de branches et d'un morceau de viande crue. Ils pouvaient attendre comme ça sans bouger plusieurs jours, et quand un aigle se posait sur les branches ils saisissaient ses pattes. L'aigle pouvait bien se débattre et leur faire les pires blessures, ils ne lâchaient jamais prise et revenaient au campement avec l'aigle mort. Ça venait de là ses poignets, sa force et son amour des plumes noires. Les nanas tombaient dans son lit en tourbillonnant comme des mouches dans une assiette de miel. Mais justement il en avait eu marre et moi aussi. Ma dernière histoire d'amour datait de dix ans. J'avais ramassé pour le restant de mes jours. Une femme à histoires d'origine algonquine, pas mal gaulée mais complètement déglinguée dans la tête, alcoolique, menteuse, mais géniale au lit, ça je n'avais jamais rien eu à dire là-dessus. C'est comme ça qu'elle me tenait, d'ailleurs, parce qu'à cette époque-là j'étais comme un zombie à cavalier derrière son... derrière justement. J'avais mis du temps à m'en rendre compte, à prendre conscience de cette dépendance que j'avais. Terminé, je m'étais dit par un matin

glauque où elle était partie avec tout mon pognon. J'avais plus l'âge de lui courir après, de la rattraper dans un bouiboui quelconque, de me battre à coups de tabouret avec son julot du moment pour qu'on finisse par se réconcilier au lit. Je finirai tout seul, c'est comme ça, c'est le destin.

On avait donc décidé de s'installer en montagne avec nos économies et de monter un camp. C'était quelque chose qui se faisait beaucoup dans ces montagnes si belles. On en avait connu des gars comme nous qui s'étaient lancés. On avait parlé avec, on s'était bien renseignés parce qu'il y avait des risques financiers et aussi il fallait bien s'entendre avec son associé. Les histoires qui finissaient mal, ce n'était pas ce qui manquait et on avait commencé par passer un hiver entier tous les deux dans cet ancien camp abandonné. Il y avait bien ce vieux Boukowski qui logeait à quelques encablures et qui avait bien connu les anciens proprios, mais c'était tout. Et, ma foi, je dois dire que Jon était un mec vraiment agréable à vivre. Arrivé le printemps, on avait donc décidé de se lancer pour emmener les gens en randonnée, en trek, à la pêche en rivière ou sur le lac, soit pour la beauté des sites et la performance sportive, soit pour des safaris-photos. Jon aurait bien aimé pour la chasse mais c'était terminé, on n'avait plus le droit d'abattre du gros gibier. « Allez un petit Bambi, qu'il me disait de temps en temps, on dira rien à personne. Qui c'est que tu veux qui vienne voir dans le frigo ? » Quand je les voyais s'enfuir avec leur petit toupet blanc sur le derrière, bien souvent j'intervenais et je détournais son arme. « Oh merde qu'il disait, tu nous fais chier avec tes sentiments de gonzesse ! C'est pas des licornes, on n'est pas dans un dessin animé, merde à la fin ! »



Le début avait été très dur. On n'avait pas beaucoup de clients. Et puis, au bout de trois ans, le bouche-à-oreille ayant bien fonctionné, l'activité s'était améliorée. Maintenant notre affaire tournait plutôt pas mal. On avait de l'argent de côté, des clients fidèles et on avait aménagé la maison en conséquence. On en était là et il avait fallu que ce gros naze de Georges commette cette erreur fatale. C'est Jon qui allait l'avoir mauvaise, je me répétais en traînant Georges comme Jésus sa croix.

J'étais crevé mais j'avançaïs.

Trembles, granges à l'abandon, rivières, cascades, falaises, torrents et forêts de pins Douglas, voilà dans quoi je me débattais avec Heigler sur le dos. Tout ça très pentu. Montées, descentes... J'en pouvais plus mais il fallait que je le ramène parce qu'il perdait beaucoup de sang. On devait se trouver à environ quinze kilomètres du camp. Ça ira, je me disais, ça ira, il va s'en tirer. Oh, bien sûr, il va y avoir une enquête, les flics vont monter, ils vont envoyer des experts. Les assurances aussi. C'était moi qui allais être inquiété. Je